Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Geschichte = Revue d'histoire suisse
Band: 15 (1935)
Heft: 2

Artikel: A travers les rues "suisses" de Paris
Autor: Gehri, Alfred
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-72625

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

A travers les rues «suisses» de Paris.

Par *Alfred Gehri.*

Au hasard de promenades dans Paris, on se trouve parfois dans l'une de ces rues dont le nom de chez nous évoque le pays, son passé, ses paysages, ses gloires, ses grand hommes dont le génie ou le savoir leur ont valu l'universelle renommée et l'honneur de donner leur nom à une rue parisienne. Ces rues, il faudrait les appeler non pas « rues suisses » mais « rues aux noms suisses » car rien dans leur aspect — ou s'en doute — ne les distingue des autres rues de Paris. Elles sont une vingtaine parmi quelque quatre mille.

Je les ai parcourues, l'une après l'autre, aux quatre coins de la capitale, j'ai fouillé leur passé, j'ai voulu savoir quand le Gouvernement français ou la Ville de Paris les avaient baptisées de ces noms qui nous sont chers. Mais avant de parler des « rues suisses » de Paris, énumérons d'abord celles que par une erreur commune on range dans cette catégorie.

Le *carrefour de la Croix-Rouge* n'a pas de rapport avec la Convention de Genève de 1864. Ce nom de Croix-Rouge lui était déjà donné au XVe siècle, à cause d'une enseigne qui y était.

Le nom de *rue de la Harpe* n'a pour mission de rappeler au souvenir des passants ni notre Frédéric-César de La Harpe ni même le Jean-François de La Harpe (d'origine vaudoise) qui fut de l'Académie, bien qu'on le croie communément et que, dans de nombreux plans et indicateurs de Paris, la rue soit répertoriée à la lettre L, alors que c'est à la lettre H qu'elle appartient. La rue tire son nom d'une harpe qui y figurait pour enseigne, au XIIIe siècle.

La *rue Pradier* (XIXe arrondissement) n'a pas été appelée ainsi en souvenir du célèbre sculpteur. Le nom de Pradier lui

vient d'un propriétaire qui la fit ouvrir sur des terrains lui appartenant.

Avant d'en venir aux rues d'aujourd'hui qui portent des noms suisses, disons quelques mots de celles qui, en ayant eu un, l'ont perdu et de celles qui ont disparu de la topographie parisienne.

L'*impasse Jean-Jacques Rousseau* on *l'impasse Jean-Jacques* est devenue la Villa Championnet (XVIIIe arrondissement, 45 mètres sur 12 m. 05). Elle prend au 136 de la rue Championnet. L'impasse s'était aussi appelée autrefois impasse Andrieux, et antérieurement impasse des Gardes.

Le nom du sinistre Marat fut donné à plusieurs artères sous la Révolution. Ainsi à l'actuelle rue de Passy, dans le XVIe arrondissement. Elle s'appelait Grand'Rue au XVIIe siècle, *rue Marat* en 1793, mais peu de temps après de nouveau Grand'Rue. En 1867, elle prit le nom qui lui est resté de rue de Passy. Jean-Jacques Rousseau y a habité. Ce qui est maintenant la place de Passy (depuis 1836) et où se croisent les rues de Passy, de l'Annonciation, Bois-le-Vent, Duban et Vital, était antérieurement l'étroite Grand'Rue. M. Doniol, dans son *Histoire du XVIe arrondissement,* dit qu'il n'existait alors qu'un passage faisant communiquer la Grand'Rue (rue de Passy) avec la rue de l'Eglise (rue de l'Annonciation). La maison située à l'angle de la place et de la rue de Passy et qui pendant longtemps a servi de mairie (rue de Passy 67) était alors presque isolée, ayant devant elle un horizon de feuillage et de verdure. Cette maison eut pour hôte Jean-Jacques Rousseau. Quand la mairie fut transportée avenue Henri-Martin, cette maison fut exhaussée par son propriétaire. A remarquer que jusqu'au milieu de XIXe siècle, Passy était un village non encore annexé par la Ville de Paris.

Ce qui était la rue de l'Ecole de Médecine en 1790 fut appelée en 1793 *rue Marat,* parce que Marat, rédacteur de l'*Ami du Peuple,* y habitait au 1er étage de la maison portant le n° 20, où il fut assassiné par Charlotte Corday le 13 juillet 1793. A quelques pas de là, l'actuelle rue Antoine-Dubois s'appela sous la Révolution *rue de l'Ami du Peuple.* Ce nom lui fut donné par un arrêté du 25 juillet 1793, douze jours après l'assassinat. La rue changea de nom après le 9 Thermidor et devint rue de

l'Observance à cause de la proximité du Couvent des Cordeliers. Avant la Révolution, elle s'appelait rue de Marseille.

La rue du Faubourg Montmartre elle aussi s'appela pendant quelque temps *rue Marat,* peu après l'assassinat. Enfin le Mont-Martre fut appelé en 1793 le *Mont-Marat* en souvenir du séjour qu'y fit Marat lorsqu'il se cachait des poursuites de la Commune et du Châtelet. Marat s'était réfugié dans les carrières de plâtre de Montmartre, au nord-ouest de ce qui est maintenant la rue Lepic.

La rue Jules Verne dans le XIe arrondissement ne porte ce nom que depuis le 16 juillet 1912. Jusqu'à ce moment elle s'était appelée le *passage de la Reuss* (par un arrêté préfectoral du 1er février 1877). La dénomination de passage de la Reuss lui avait été donné en souvenir de la rivière suisse située au pied du Saint-Gothard, et célèbre, en France, par les combats que s'y livrèrent, en 1799, les Français et l'armée austro-russe. C'est une petite artère de 12 mètres de longueur sur 6 de largeur qui relie la rue de l'Orillon à la rue du Faubourg du Temple.

Parmi les rues « suisses » disparues de la topographie parisienne, mentionnons la *rue de Genève* dans le XIe arrondissement. C'était en 1672 l'impasse de la Roquette. Elle s'appela ensuite avenue Lacuée (arrêté préfectoral du 19 août 1864), puis rue de Genève (arrêté préfectoral du 1er février 1877). Elle commençait passage Vaucanson (devenu le passage Charles-Dallery) et finissait passage Levert (devenu passage Basfroy) et rue Basfroy. Il y eut un projet de prolongement à gauche jusqu'à la rue du faubourg Saint-Antoine et à droite jusqu'aux rue et avenue de la Roquette. La partie ouverte fut exécutée par suite d'acquisitions faites à l'amiable. Mais la percée de l'avenue Ledru-Rollin en 1879 absorba la rue de Genève tout entière et du même coup anéantit le projet de prolongement. La rue de Genève avait vécu deux ans, six mois et seize jours. L'arrêté préfectoral qui signa sa mort est daté du 18 août 1879. Il est curieux que, depuis 1879, le Gouvernement français ou la Ville de Paris n'aient pas eu l'idée de donner le nom de Genève à une autre artère parisienne.

Dans le XIe arrondissement également, il y avait autrefois, disparu depuis longtemps, le *cul-de-sac-des-Suisses,* qui était une

autre appellation du cul-de-sac de Mortagne. Il était situé au 41 de la rue de Charonne, tout près de l'Hôtel de Mortagne. L'Hôtel de Mortagne était situé au 41 disent les uns, au 51 disent les autres, de l'ancienne rue de Mortagne (1728). Le célèbre Vaucanson y habita en 1782. On fait mention du cul-de-sac-des-Suisses dans certains dictionnaires du début de la Restauration, en 1817 et 1818. Dans l'un d'eux se trouve cette curieuse indication: « Les numéros sont rouges, le dernier impair est 3, et le dernier pair 4 ». Autrefois, avant l'uniformisation des plaques de rues — lettres blanches sur fond bleu — les numéros des rues perpendiculaires à la Seine étaient noirs et ceux des rues parallèles rouges.

La *cour des Suisses* n'existe également plus. Elle se trouvait le long de l'aile nord du Palais des Tuileries; elle fait partie maintenant des jardins de la place du Carrousel. Locaille désigne sa façade au nord sous le nom de rue des Ecuries du Roi.

* * *

Il est une autre catégorie de rues que l'on ne saurait qualifier de « rues suisses » sans risquer de nous attirer de nos amis Français le reproche d'être des annexionnistes. Elles sont aussi bien à eux qu'à nous. Comme elles portent des noms de chez nous, comme de chez eux, elles peuvent trouver place dans cette petite étude. Parmi elles se trouve la *rue Agrippa d'Aubigné,* dans le IVe arrondissement. C'est une petite rue calme, à quelques pas du Musée de l'Arsenal, dans ce quartier du même nom où revit toute l'époque d'Henry IV, avec le boulevard du même nom, la rue de Sully, la rue Mornay, la rue de Schomberg et la rue Crillon. La rue prend sur le quai Henri IV et va rejoindre le boulevard Morland. Elle est bordée à l'ouest de petits hôtels particuliers devant lesquels fleurissent à chaque printemps les marronniers; à l'est l'autre rangée d'arbres cache le mur gris du vaste quadrilatère des Magasins de la Ville. La rue s'appelait autrefois rue d'Aubigné, mais par décret ministériel du 2 mars 1869, le nom de d'Aubigné a été précédé du prénom d'Agrippa.

Il est aussi un peu nôtre ce nom de Delessert qu'on a donné d'abord à la *rue Benjamin-Delessert* qui fut élargie et rebaptisée

boulevard Delessert. L'ouverture de cette voie (XVIe arrondissement) fut décidée lors de l'aménagement du parc du Trocadéro. Il fallait relier la rue de Passy — l'ex rue Marat! — au centre de Paris. Un décret du 17 mai 1876 prescrivit l'ouverture d'un boulevard de 30 mètres de longueur (pour remplacer la rue Benjamin-Delessert qui constituait alors une étroite voie, prolongement de l'ex-rue des Batailles, actuellement avenue d'Iéna, et le coude de la rue Beethoven). Le baron Benjamin Delessert ajouta à la subvention de 40,000 francs votée par le Conseil Municipal de Passy un don de 50,000 francs. Le boulevard devait d'abord s'appeler boulevard Benjamin-Delessert, « mais on décida ensuite, écrit M. Doniol dans son *Histoire du XVIe arrondissement,* qu'il porterait simplement le nom de *boulevard Delessert* afin de rappeler les services rendus non seulement par Benjamin Delessert, mais encore par Gabriel Delessert et par tous les autres membres de cette famille qui, originaire de Lyon, s'était fixée dès le XVIIIe siècle à Passy. Les travaux du boulevard Delessert, terminés au début de 1877, ont coûté 1,691,479 francs. »

Etienne Delessert, le père de Benjamin et de Gabriel Delessert, était né à Lyon d'un père genevois, commerçant établi dans cette ville. Il mourut à l'âge de 81 ans, après avoir eu de sa femme, Madeleine Boy de la Tour, de Neuchâtel, six autres enfants. L'une d'entre eux, Jeanne-Emilie, née à Paris le 22 février 1778, fut mariée à son cousin Baptiste-Jean-Marie Delessert, de Cossonay. Elle mourut à Lausanne le 21 janvier 1830. Le caveau de famille des Delessert est au 3 de la rue Lekain, à peu de distance du boulevard Delessert.

Tel qu'il est maintenant, le boulevard Delessert, en arc de demi-cercle, planté d'arbres feuillus, est une artère animée par les nombreuses voitures qui traversent le Trocadéro pour aller vers Passy. Les piétons y sont rares. C'est une rue aristocratique, bordée de petits hôtels particuliers vers les jardins du Trocadéro. Mais de hautes bâtisses locatives y ont fait leur apparition.

En partant du Trocadéro, on trouve à droite entre le 4 et le 6 le commencement de l'avenue de Camoëns qui s'envole en un double escalier. Entre les deux rampes, au niveau du trottoir, on voit un groupe: *Chansons à Bilitis* dû au sculpteur R. A. Baucour.

Entre le 6 et le 8, le haut mur d'un jardin. Au 8, presqu'à l'angle de la rue Franklin se trouve un « Restaurant-Brasserie Delessert ». Conséquences lointaines de la gloire! Côté gauche, c'est d'abord une suite de petits hôtels particuliers, puis au 11 une haute maison locative. Une plaque est apposée sur la façade. On y lit:

Ici habita de 1881 à 1904
Etienne Jules Marey
Né à Beaune en 1830, mort à Paris
en 1904
Un des fondateurs de la physiologie expérimentale
et de la science de l'aviation
Créateur de la chronophotographie
Base technique
de la Cinématographie.

Entre le 11 et le 11bis débouche le haut de l'escalier de la rue Beethoven. Par la trouée de la rue on aperçoit la Seine.

Il y a dans le Xe arrondissement un *passage Delessert,* mais c'est là simple homonymie. Le nom vient d'un propriétaire qui habitait le passage.

Dans le XIXe arrondissement il y a une *rue du Léman.* Ce nom lui fut donné par arrêté préfectoral le 1er février 1877. C'était auparavant le Chemin ou rue de Bagnolet. Origine du nom: « lac limitrophe de la France et de la Suisse qui avait donné son nom à un département français de 1801 à 1814. » Telle est du moins la raison donnée par la *Nomenclature des Voies publiques et privées de la Ville de Paris.*

C'est une petite rue de 70 mètres de longueur sur 5 de largeur à l'aspect provincial, bordée des deux côtés de petits bâtiments vieillots. Elle touche à la barrière de Paris, sur le boulevard Sérurier, après avoir quitté à main gauche le haut de la rue de Belleville. C'est à cinquante mètres à peine de la Porte des Lilas au nom si poétique, mais où ne pousse pas un seul lilas. Le nom lui vient d'ailleurs non de ces fleurs, mais de la commune des Lilas située à peu de distance de la barrière. Mais dans la rue du Léman même, du côté ouest, par dessus un mur, on voit au printemps fleurir un lilas, le seul de l'endroit.

Ce coin de Paris est plein de souvenirs pittoresques. A peu de distance de la rue du Léman, de l'autre côté de la rue de Belleville, il y avait il y a dix ans encore le fameux petit lac Saint-Fargeau, où se trouvait le restaurant célèbre par les repas de noce qu'on y donnait autrefois. Paul de Kock y a situé plusieurs des épisodes de ses romans. Sur ce qui fut le lac, on a construit de hautes bâtisses locatives, comme sur la Porte des Lilas devenue méconnaissable. Progrès hélas! mort des coins pittoresques.

Je ne mentionne que pour mémoire l'*avenue Rachel* dans le XVIIIe arrondissement. La célèbre tragédienne du Théâtre Français n'a de rapport avec la Suisse que sa naissance, le 26 février 1821, à l'Auberge du Soleil d'Or, au village de Mumpf dans le canton d'Argovie. Un décret ministériel du 2 août 1899 donna ce nom d'avenue Rachel à l'artère qui s'appelait autrefois avenue du Cimetière du Nord, et antérieurement avenue du Cimetière Montmartre. Elle relie le boulevard de Clichy au Cimetière Montmartre à quelques pas de l'ancien Hippodrome, devenue le Gaumont-Palace actuel.

Encore une autre rue géographique que la *rue du Rhin* dans le XIXe arrondissement. Ce nom fut donné par arrêté préfectoral du 26 février 1867 à l'ancienne Carrière des Chemins du Centre, puis, pour un second tronçon, dès 1890. Cette dénomination de rue du Rhin se rapporte « au fleuve limitrophe de la France et de l'Allemagne », non pas au parcours suisse. C'est une rue bourgeoise de 28 mètres sur 12. A son début, côté gauche, donne la façade de la Mairie du XIXe. Elle n'est séparée du parc des Buttes-Chaumont que par la largeur de la place Armand Carrel. Au n° 16 se trouve un lavoir, le « Lavoir du Rhin », dont l'enseigne en fer-blanc peint surplombe le trottoir.

Lors du prolongement de la rue du Rhin vers la rue Meynadier, le *passage du Rhin* fut absorbé. Le nom lui en avait été donné par arrêté préfectoral du 1er février 1877. Antérieurement, c'était le passage Jacob.

Le *square du Rhône* dans le XVIIe arrondissement est tout récent. C'est une voie privée, c'est-à dire que le nom ne lui vient ni de la Préfecture de la Seine ni du Gouvernement français;

il a été baptisé ainsi par les entrepreneurs qui ont construit les bâtiments locatifs qui l'entourent. Le square est au 120 du boulevard Berthier, qui était boulevard de ceinture avant l'annexion (par décret ministériel du 18 avril 1929) de l'ancienne zone militaire de Levallois-Perret. Le square du Rhône, qui a 40 mètres de longueur sur 13 mètres de largeur, est situé exactement sur l'emplacement des anciens fortifs.

La Halle aux Vins (Ve arrondissement) est une petite ville dans la grande. Elle est sillonnée de voies auxquelles on a donné les noms de différentes régions de la France d'où proviennent les vins. Il y a là la rue de Bordeaux, la rue de Champagne, la rue de la Côte d'Or, la rue de Graves, etc. Il s'y trouve également de petites voies en retrait, des « buttes ». L'une d'elles est appelée la *butte du Rhône*. Elle est situé à l'angle ouest du quadrilatère qu'est la Halle aux Vins, juste où se rejoignent la rue de Jussieu et la rue des Fossés-Saint-Bernard.

Seule dans les rues à demi ou entièrement « suisses » de Paris, la *rue du Simplon,* dans le XVIIIe arrondissement, a donné son nom à une station du Métropolitain. C'est l'avant-dernière sur la ligne Porte d'Orléans-Porte de Clignancourt. La rue du Simplon gagna son nom par un arrêté préfectoral du 1er février 1877. La raison pour laquelle l'ancienne rue de la Chardonnière a été baptisée du nom de Simplon diffère selon les historiens. La *Nomenclature des voies publiques et privées de la Ville de Paris* de 1928, qui est la source la plus officielle, donne: « A cause de la route que Napoléon y fit construire de 1800 à 1807, sur l'un des versants ». L'historien Lazare fait allusion à la rue du Mont-Cenis toute proche et écrit: « par suite de la situation montueuse, on l'a appelée (la rue de la Chardonnière) rue du Simplon ». Il y a encore d'autres interprétations.

Telle qu'elle est dans son aspect actuel, la rue du Simplon est une rue de faubourg, avec des immeubles de rapport, des fabriques, des boutiques, tout au long de ses 520 mètres. Elle commence rue des Poissonniers et finit, — après avoir coupé la rue Boinod, la rue de Clignancourt, le boulevard Ornano et la rue Hermel —, dans la rue du Mont-Cenis qui monte du boulevard Ney, ancien boulevard de ceinture, au sommet de la Butte Mont-

martre (Rue du Mont-Cenis, au n° 100, presque à l'endroit où aboutit la rue du Simplon, il y a un Hôtel du Simplon). Dans cette rue du Simplon on trouve un « Simplon-Pressing » (ce mot éminemment parisien veut dire blanchisserie), un « Restaurant du Simplon », au 23 une Eglise Evangélique Réformée bâtie en 1907, et à côté au numéro 25, sur la façade d'un pavillon à deux étages, une plaque et un médaillon où l'on peut lire cette inscription:

A la mémoire
de Charles Fremont
métallurgiste, illustre technicien
Bienfaiteur de l'humanité
Mort dans cette maison le 17. 8. 1930.

* * *

Nous voici arrivés aux rues « suisses » de Paris, dont le nom est véritablement et entièrement suisse. On peut les diviser en deux catégories: celles qui par leur dénomination rappellent ou la nationalité suisse ou des régions de la Suisse, et celles qui rappellent des noms d'écrivains, de savants, d'artistes, de financiers qui se sont illustrés.

La *rue de Berne* (232 mètres sur 12) est dans le VIIIe arrondissement. Elle fut ouverte le 13 février 1881, lors de l'aménagement du quartier de l'Europe et fut dénommée rue de Berne par arrêté préfectoral du 14 juin 1886. C'était auparavant la rue Mosnier, du nom d'un propriétaire. Elle commence rue de Petrograd et finit rue de Moscou! C'est une rue bourgeoise. La moitié de la rue, en montant à gauche, longe l'un des côtés du Musée Citroën, aménagé dans un ancien entrepôt de la gare Saint-Lazare. Au 15 habite le chansonnier Léon Michel. Au 37 il y a un « Hôtel de Berne ». Plus haut, un bougnat a pour enseigne « Au Chantier de Berne ».

Presque toutes les capitales d'Europe sont représentées dans ce quartier de l'Europe: la rue de Rome, la rue de Constantinople, la rue de Vienne, la rue de Madrid, la rue de Bucarest, la rue de Londres, la rue de Lisbonne, la rue d'Amsterdam, la rue de Stock-

holm, et d'autres grandes villes: la rue d'Edimbourg, la rue de Turin, la rue de Florence, la rue de Naples.

Faisons un bond dans le XIVe arrondissement où nous trouverons le *passage des Grisons*. C'était précédemment le sentier Saint-Charles. Le nom de passage des Grisons lui fut donné par arrêté préfectoral du 1er février 1877 à cause du voisinage du passage des Suisses où il aboutissait. Il filait il y a trente ans tout droit de la rue de Vanves à la rue Didot, à travers des jardins de maraîchers. Mais les travaux d'aménagement de l'Hôpital Saint-Joseph le raccourcirent, et, déjà avant la guerre, ce n'était plus qu'une impasse de 125 mètres de long sur 3 mètres de large. En 1910, l'historien Rochegude écrivait: « C'est aujourd'hui une impasse, éclairée à l'huile. Au 3, curieuse maisonnette. » Au lendemain de la guerre, la plaque indicatrice disparut lors des travaux d'agrandissement de l'Hôpital Saint-Joseph. Et il y a quelques mois, ce qui restait de l'impasse même a disparu. Le passage des Grisons continue néanmoins à figurer sur les plans et indicateurs parisiens. Les annuaires et le Didot-Bottin disent: « Du numéro 1 au numéro 19: Sté Immobilière des Hôpitaux de St-Joseph. ». L'Hôpital St-Joseph qui n'avait jusqu'alors qu'une entrée rue Pierre Larousse en a une seconde depuis l'absorption du passage des Grisons, exactement au numéro 185 de la rue de Vanves.

La *rue des Suisses* est, croyons-nous, par l'origine la plus ancienne rue « suisse » de Paris. Elle se trouve dans le XIVe arrondissement, à peu de distance de la barrière de Montrouge. Elle commence rue d'Alésia et finit rue Pierre Larousse où se trouve l'entrée de l'Hôpital St-Joseph, dont nous avons parlé plus haut. C'est l'ancien Sentier des Suisses, qui au XVIIIe siècle conduisait à Bagneux et où un grand nombre de gardes-suisses tenaient garnison. De là son nom de rue des Suisses qui ne lui fut officiellement donné par arrêté préfectoral que le 1er février 1877. Deux historiens, Rochegude et Pessard, disent à propos de sa dénomination: « Dénommée ainsi à cause de la nationalité d'un grand nombre de ses habitants. » Antérieurement elle s'appelait voie Robert. Elle était considérée comme voie privée, mais par un arrêté préfectoral du 9 juin 1931, elle a été classée. Le sen-

tier des Suisses s'étendait autrefois de la rue d'Alésia jusqu'à ce qui est maintenant le boulevard Brune. La dernière partie se nomme d'ailleurs *passage des Suisses*. Un tronçon de la rue d'une longueur de 420 mètres a été absorbée par les propriétés riveraines entre la rue Pierre Larousse et le passage des Suisses. C'est la construction de l'Hôpital St-Joseph et de l'Hôpital Broussais qui l'a supprimée pour moitié.

Ce qui reste de la *rue des Suisses* (225 mètres sur 8) est une banale artère de faubourg parisien: des maisons locatives, des hangars, des fabriques: on y trouve un « Hôtel des Suisses » et un « Garage des Suisses », mais ces estimables commerces sont ainsi appelés à cause du nom de la rue et non l'inverse.

Le *passage des Suisses* commence passage Vandal — qui lui-même prend jour sur la rue de Vanves — et aboutit boulevard Brune. Il est très court, 32 mètres de longueur sur 3 mètres 60 de largeur. Son appellation, nous l'avons vu, a la même origine que celle de la rue des Suisses et date aussi officiellement de l'arrêté préfectoral du 1er février 1877. Il n'y a rien à y voir que des murs bas de maisonnettes dont l'entrée se trouve soit sur le boulevard Brune, soit dans le passage Vandal.

Dans le même arrondissement (le XIVe), non loin du parc Montsouris, nous trouvons la *rue du Saint-Gothard*. Elle aussi, a reçu cette appellation par un arrêté préfectoral du 1er février 1877. Elle faisait partie précédemment du Chemin des Prêtres ou des Prémontrés, au XVIIIe siècle. En 1868, portant alors le nom de Chemin des Prêtres, — depuis ce qui est l'actuelle rue du Saint-Gothard jusqu'à l'extrémité de la rue Nansouty —, elle permettait aux Dominicains et Jésuites de se rendre de la rue des Postes à Paris à leurs succursales d'Arcueil. Selon la *Nomenclature,* le nom de rue du Saint Gothard lui fut donné « en souvenir de la montagne des Alpes, célèbre par la traversée de l'armée française en 1799 ». La date de l'arrêté préfectoral à elle seule indique bien qu'il ne s'agit pas là de rappeler la mémorable victoire technique que fut la percée du tunnel du Saint-Gothard.

La rue du Saint-Gothard part de la rue Dareau et aboutit rue d'Alésia. C'est une rue bizarre, arquée, habitée d'un seul côté. De l'autre, c'est une voie de remblai du chemin de fer de Sceaux.

Maisons locatives, maisons de commerce, fabriques, hangars, ateliers d'artistes, c'est une rue de faubourg. Au 20 se trouve la maison d'éditions Arthème Fayard. Au 28 la fondation Louise Koppe (maison maternelle), érigée en 1908.

La *square du Village Suisse* dans le XVe arrondissement est une voie privée. Officiellement, la Ville de Paris l'ignore. Le nom lui a été donné par les propriétaires du « Marché du village suisse » qui se trouve juste sur l'emplacement qu'occupaient le fameux Village Suisse et la Grande Roue, attractions qui firent courir tous les visiteurs de l'Exposition Universelle de 1900. Il a la forme d'un quadrilatère, d'environ 120 à 150 mètres de côté, et se trouve compris entre les avenues de la Motte-Picquet, de Suffren, de Champaubert et la rue Alasseur. Il y a là trois cents boutiques environ, d'un étage, en ciment armé, toutes ou presque occupées par des commerçants juifs qui y vendent de la confection, des chaussures, etc. Le « village » est composé du Village Suisse et du Nouveau Village Suisse. Mais rien dans leur aspect extérieur ne les fait distinguer l'un de l'autre.

Depuis l'Exposition de 1900, le terrain redevenu un terrain vague vit venir s'installer des attractions: un café-chantant, des forains. En 1920 et 21, comme on démolisait la Grande Roue (juste où est actuellement le Nouveau Village Suisse) les propriétaires firent poser de petites boutiques en bois, en alternance avec quelques-uns des wagons de la Grande Roue alignés et transformés en boutiques. En 1928, le Village Suisse fut rasé et reconstruit en ciment armé, en même temps que se construisait le Nouveau Village Suisse.

Les deux plaques qui portent « *Square du Village Suisse* », en bordure de l'avenue de Champaubert et de l'avenue de Suffren, ont été apposées vers 1928 par les soins des propriétaires d'alors. C'étaient deux aventuriers actuellement à la Santé: Félix Audouin et Charles Pélissier. En ce moment, les deux « villages » appartiennent à la Bancaire Lyonnaise, affiliée au Crédit Lyonnais et à deux banques genevoises.

Les baux des commerçants établis là doivent finir en 1945. Il est vraisemblable qu'à ce moment la Ville de Paris fera raser les boutiques et procédera à l'aménagement du square Paul Dé-

roulède. Au « Plan de Paris » l'emplacement est dénommé « Square Paul Déroulède présumé ».

* * *

Dans les 16 rues que nous allons passer en revue, il y en a 5 qui portent des noms de savants, 4 des noms d'écrivains, 4 des noms de financiers (deux fois les mêmes), 2 qui portent des noms d'artistes, et enfin une qui porte le nom de notre héros national. Commençons par elle.

La *rue Guillaume Tell* (XVIIe arrondissement, 245 mètres sur 10 m. 50) s'appelait autrefois la rue de Louvain. Elle a reçu sa nouvelle dénomination par arrêté préfectoral du 10 novembre 1873. C'est une rue calme, d'aspect bourgeois, à quelques pas de la place Péreire et de la porte Champerret. Il reste quelques petits hôtels particuliers et quelques petits bâtiments d'un étage comme on en trouve dans tous les faubourgs de Paris. Elle commence à l'angle de la rue Laugier et aboutit avenue de Villiers.

Au 27, une petite maison où habita le compositeur Audran et où il mourut (1901) se termine par une deuxième étage qui rappelle vaguement la partie haute d'un châlet suisse. Le nom de Guillaume Tell a été donné à un assez grand nombre de commerces de la rue. Au 1, il y a une « Teinturerie Guillaume Tell », au 10 un « Garage Guillaume Tell », au 23 bis des « Bains Guillaume Tell », au 28 bis une « Blanchisserie Guillaume Tell ». Le célèbre peintre Albert Besnard, qui vient de mourir, habitait au 17. Alors que, sur trois cafés parisiens, l'un au moins affiche de la « Bière Grütli », les trois bistros de la rue Guillaume Tell ont préféré s'adresser à d'autres marques. C'est dommage. Le rapprochement eût été amusant.

Il faut aller tout en haut du XIXe arrondissement, presque à la Porte de la Villette, pour trouver la *rue Benjamin-Constant.* Elle est de l'autre côté du chemin de fer de ceinture. Elle commence avenue du Pont-de-Flandre et finit rue de Cambrai. C'est une voie privée de 90 mètres sur 12, dénommée rue Benjamin Constant par un décret ministériel du 10 février 1875. Elle a été exécutée par les riverains pour remplacer une partie de la rue de Cambrai en 1868.

La rue a un aspect minable. On n'y voit guère, à droite et à gauche, que des murs de fabrique ou des verrières d'usines. Au n° 2, à l'angle de l'avenue du Pont-de-Flandre, se trouve le bureau de poste n° 107. Au 3, c'est le siège des Papeteries Navarre. En débouchant de la rue sur l'avenue du Pont-de-Flandre, on aperçoit de l'autre côté un café qui a pour enseigne « A l'Ami Louis ». Ils sont plusieurs établissements publics, dans ce coin des abattoirs de la Villette, à porter ces appellations familières. On y a « A l'Ami René », « A l'Ami Charles ». Au n° 1 de la rue Benjamin-Constant le café s'appelle tout bonnement café de la Poste. Quel dommage qu'un cafetier au prénom d'Adolphe ne soit pas venu s'installer là!

Encore plus pauvre, plus misérable s'il est possible est la *rue Cherbuliez,* dans le XVIIe arrondissement (200 mètres sur 7). Mal pavée, aux trottoirs étroits, éclairée au gaz, où la tristesse suinte des murs noirs et bas qui s'ouvrent de place en place pour un portail où l'on lit: serrurerie, sellerie, garage, menuiserie, telle est l'artère parisienne à laquelle on a donné le nom de l'auteur du *Comte Kostia.* Tout récemment d'ailleurs, exactement par un arrêté préfectoral du 11 août 1930. Elle s'appellait auparavant la rue de l'Est et appartenait à la zone militaire de Neuilly-sur-Seine, zone qui fut annexée à la Ville de Paris par décret ministériel du 18 avril 1929.

La *rue Jean-Jacques Rousseau* (Ier arrondissement) est officiellement après la rue Necker la plus ancienne rue « suisse » de Paris. Son appellation actuelle date d'un décret ministériel du 4 mai 1791, du moins dans sa première partie, qui va de la rue Saint-Honoré, près des Grands Magasins du Louvre, jusqu'à la rue du Louvre, en face la Bourse du Commerce. Le second tronçon, qui est l'ancienne rue Grenelle-Saint-Honoré, et qui va de la rue Coquillière à l'intersection des rues Etienne-Marcel et Montmartre a reçu le nom de Jean-Jacques Rousseau par un arrêté préfectoral du 2 avril 1868. L'ensemble des deux tronçons est d'une longueur de 420 mètres sur 12 mètres de largeur dans le premier et 14 dans le second. En 1816, on lui rendit le nom de rue Plâtrière, mais la même année, elle reprit le nom célèbre que la voix publique s'obstinait à lui donner. Pour l'histoire de la rue

Jean-Jacques Rousseau, je ne puis mieux faire que de citer in-extenso ce qu'en a publié l'historien Pessard dans son *Nouveau dictionnaire historique de Paris.*

« Précédemment rue de Grenelle Saint-Honoré entre les rues Saint-Honoré, Coquillière et Jean-Jacques Rousseau par altération de Henri de Guernelle qui y habitait au XIIIe siècle, on l'appelait en 1283 rue Maverse où il y a une plastrière. Elle était alors en dehors de l'enceinte de Philippe-Auguste. On en fit ensuite la rue Plastrière, et en mai 1791 on lui donna dans toute sa longueur le nom de Jean-Jacques Rousseau, en l'honneur de ce grand écrivain qui de 1770 à 1778 habita le n° 2 de la rue Plastrière (près de la rue Montmartre), aujourd'hui disparu par suite du percement de la rue du Louvre. En 1744 il avait logé au 44 de la rue des Petits-Champs.

« Au 3 également démoli, était l'ancien Hôtel Bullion, bâti en 1630 pour le surintendant Claude de Bullion. Talma y demeura en 1787 à l'époque de ses débuts. Le merveilleux hôtel a longtemps servi aux ventes de commissaires-priseurs avant que celles-ci soient transférées rue Drouot 9, dans l'Hôtel des Ventes Immobilières qu'on appela longtemps l'Hôtel Bouillon.

« Au 20 était la Communauté de Sainte-Agnès fondée en 1678 par Léonard de Lamet, curé de Saint-Eustache. Supprimé en 1790, les bâtiments furent vendus. Ce couvent qui s'étendait jusqu'à la rue du Jour, occupait une superficie de plus de 1800 mètres.

« L'Hôtel des Postes, au 59, a été édifié en 1880. — Il occupe une partie des terrains affectés autrefois à l'Hôtel des Fermes, qui avait précédemment son entrée au 45 de la rue Grenelle-Saint-Honoré et qui appartenait aux anciens Fermiers Généraux et de l'Hôtel du Nogaret, bâti sous Henri III par Jean de Nogaret, duc d'Epernon, sur l'emplacement de l'Hôtel de Flandre, datant du XIIIe siècle. A la mort du duc, son fils le vendit à Barthelémy d'Hervart ou d'Herwart, contrôleur général, qui le reconstruisit entièrement. Il devint ensuite la propriété du Garde des Sceaux Fleurian d'Armenonville, dont il garda longtemps le nom; puis ce fut le comte de Marville qui en hérita. En 1757, on y installa le Service des Postes. C'est dans cet hôtel que le 15 avril 1695, mourut notre grand fabuliste Jean La Fontaine, né à Chateau-Thierry le 8 juillet

1621. Une plaque commémorative a été placée sur l'ancien hôtel d'Herwart. — Au 72 (ancien 12) existaient quelques vestiges des anciens remparts de Philippe-Auguste, qui disparurent lors de la construction de la caserne des sapeurs-pompiers. — Dans l'espace compris entre le 41 et le 51, sur l'emplacement des rues du Louvre et Coquillière, s'étendait autrefois l'Hôtel des Fermes (ancien Hôtel de Flandre au XIIIe siècle) qui en 1560, appartenait à Isabelle Gaillard, veuve du Président Baillet. En 1575, Françoise d'Orléans, veuve du prince de Condé, puis son fils Charles de Bourbon, amant de la reine Margot, en devinrent tour à tour possesseur. — En 1605 Henri de Bourbon, duc de Montpensier, en était propriétaire. Sept ans après, l'Hôtel fut acheté par Saint Larri, duc de Bellegarde, un des amants de la belle Gabrielle, duchesse de Liancourt. En 1615, le chancelier Séguier le fit reconstruire par Androuet du Cerceau et y établit l'Académie Française. Puis cet hôtel fut acheté par les fermiers généraux dans les dernières années du XVIIe siècle qui y installèrent leurs bureaux, et c'est ainsi que cet hôtel prit le nom d'Hôtel des Fermes.

« En 1793, l'Hôtel des Fermes servit de maison d'arrêt. Ce fut ensuite la salle de spectacle d'Olivier, puis en 1820, M. Comte, (prestigiditateur et ventriloque) créa son théâtre qui, plus tard, transporté au passage Choiseul devait être les Bouffes-Parisiens. Sur son emplacement, les Petites Affiches, fondées en 1612, y eurent leur imprimerie, puis vint Paul Dupont dont les ateliers donnaient au 24 de la rue du Boulois.

« Au 43 de l'ancienne rue Grenelle-Saint-Honoré, voisin et contemporain de l'Hôtel des Fermes, était l'Hôtel La Ferrière, où mourut le 8 juin 1572, Jeanne d'Albret, mère d'Henry IV. Plus tard, sur l'emplacement de cet hôtel au 35 actuel, s'établit un jeu de courte paume réservé aux gens de qualité. Abandonné très longtemps, un bal public vint s'y établir sous le nom de Bal de la Redoute. La salle servait également aux réunions politiques, sous le second Empire. Depuis 1866, on en a fait une annexe de la Bourse du Travail et de la rue du Château d'Eau.

« Au 56 plaque indicatrice. Le n° 64 et 68 ont conservé quelques anciens motifs du sculpture. Le peintre Boucher demeurait en 1745 dans une maison correspondant au n° 27, en face de

la rue des Deux-Ecus. La caserne des sapeurs-pompiers édifiée depuis 1875 au 70, ancien 20, occupe l'emplacement de deux anciens hôtels à Mme de Harlay, marquise de Moussy, qui les offrit en 1678 aux Filles de Sainte-Agnès pour y établir une communauté et y recevoir les enfants pauvres. Dans l'intérieur du préau se trouvaient de vieilles constructions provenant d'anciens remparts de Philippe-Auguste. Les Téléphones faisant partie de l'administration des Postes sont établis au 55, à l'angle de l'ancienne rue de Gutenberg supprimée pour le service des équipages de la poste. »

Au sujet du « prestigiditateur et ventriloque » Comte (qui était Genevois) dont parle plus haut Pessard dans son historique de l'Hôtel des Fermes, s'il est exact qu'Appollinaire Comte s'y installa en 1820, il y avait déjà, dès 1817, monté des intermèdes avec la troupe de jeunes élèves qu'il formait. Le *Théâtre Comte* fut fondé déjà en 1814 dans le local occupé précédemment rue Dauphine par le Théâtre des Jeunes Elèves. Ce théâtre fut transporté, le 2 janvier 1817, rue du Mont-Thabor, dans une salle où avait été le Cirque Franconi. Le 9 mars 1817, il occupa précisément cette salle de l'Hôtel des Fermes où avait été le Théâtre de l'Ecole Dramatique, puis il alla s'établir en 1820, passage des Panoramas, qu'il quitta le 23 octobre 1826 pour le passage Choiseul où il devait rester jusqu'en 1855, époque où il devint le Théâtre des Bouffes-Parisiens. Le fils d'Apollinaire Comte et Offenbach en furent les premiers directeurs. A l'Hôtel des Fermes comme dans la salle de la rue du Mont-Thabor, Comte eut des démêlés avec la police. Il avait obtenu l'autorisation de jouer des pièces à tableaux sous la condition que les acteurs seraient séparés du public par une gaze et que dans les entr'actes, il ferait des tours de physique.

L'historien Rochegude écrit que Marat a logé au 2e étage d'une maison faisant partie de la rue Grenelle Saint-Honoré (c'était le 15 bis de la rue Jean-Jacques Rousseau en 1872).

Il y eut du XVe au XVIIIe siècle un hôpital rue Jean-Jacques Rousseau dans ce qui était alors la rue de Grenelle-Saint-Honoré, exactement entre les rues Saint-Honoré et Coquillière. Il dépendait de la paroisse Saint-Eustache qui avait plusieurs établisse-

ments d'assistance. Cet hôpital, fondé en 1498, par Catherine de Homme, veuve de Guillaume Barthelémy, « pour 8 pauvres veuves ou filles âgées de 50 ans » fut abattu avant 1753.

Au 14, sous la Révolution, se trouvaient les bureaux et l'imprimerie du *Journal de Paris National.*

Au 5 de la rue Jean-Jacques-Rousseau actuelle, deux Suisses tiennent l'Hôtel du Rhône. Au 20 est l'hôtel où descendait le tzar Alexandre III lorsqu'il venait à Paris incognito. L'hôtel s'appelle maintenant Hôtel des Empereurs.

Au 19 on trouve la galerie Véro-Dodat, ouverte sur l'emplacement du fastueux Hôtel de Poisson de Bourvalais, ascendant de Mme de Pompadour. Au n° 31 de la galerie vinrent s'installer les bureaux de la *Caricature,* ce journal qui fit une guerre si cruelle aux idées monarchistes. La tragédienne Rachel y habita aussi quelque temps, au 28.

Dans son *Histoire des Enseignes de Paris,* l'historien Edouard Fournier écrivait (en 1884) qu'il existait encore à ce moment dans la rue Jean-Jacques Rousseau l'enseigne des *Deux Sapeurs:* « Il y avait là, dit-il, un de ces bureaux de raccolement comme il y en eut tant sous la Révolution. Ces bureaux s'étaient multipliés, depuis que le Ministère payait la prime d'engagement, et leurs enseignes, exclusivement militaires et patriotiques, avaient remplacé partout des enseignes bachiques et affriolantes. De cette époque datent certaines enseignes qui ont subsisté jusqu'à nos jours, comme le *Petit Tambour,* le *Grenadier,* l'*Ancien Tambour,* etc. Fournier dit également que dans le *Petit Dictionnaire critique et anecdotique des enseignes de Paris,* paru en 1826, attribué à Balzac, lequel, en réalité, n'en fut que l'imprimeur, il est fait mention d'une enseigne de sage-femme dans la rue Jean-Jacques Rousseau. La sage-femme demeurait au 23. L'enseigne représentait une belle accouchée et son accoucheuse très élégante et fort jeune; puis, le papa tout fier de sa progéniture, et le petit frère caressant le nouveau-né. La morale de cette scène intime est exprimée dans ces deux vers inscrits en tête du tableau:

Grâce à l'art, o mon fils, tu vois enfin le jour:
Nos voeux sont exaucés, je dois bénir l'amour. »

La *rue de Staël* (XVe arrondissement, 250 mètres sur 12) a été ouverte lors de la création du Lycée Buffon, la même année. On a donné le nom de Staël à cette nouvelle artère en mémoire de la célèbre femme de lettres et aussi à cause du voisinage de l'Hôpital Necker. La dénomination fut donnée par un arrêté préfectoral du 10 novembre 1885. La rue de Staël fait partie d'ailleurs du quartier Necker, l'un des quatre quartiers du XVe arrondissement, et le seul des quartiers parisiens qui porte un nom « suisse ». Le Lycée Buffon et la rue de Staël sont sur l'emplacement d'un ancien cimetière de la paroisse de Saint-Sulpice, formé en 1784 et désaffecté en 1824, où furent enterrés, en 1792, les prêtres massacrés aux Carmes, et en 1803, Melle Clairon dont la pierre tombale est au Musée Carnavalet.

La rue de Staël joint la rue Lecourbe à la rue de Vaugirard. Presque tout le côté est longé par la façade du Lycée Buffon. A l'ouest des maisons locatives, des boutiques de commerçants et d'artisans. A l'angle de la rue de Vaugirard il y a un « Café Staël ».

Sur les cinq noms de savants suisses donnés à des rues de Paris, quatre l'ont été par le Gouvernement français sous le Second Empire et un par le Préfet de la Seine sous la IIIe République.

La *rue Bernouilli* (VIIIe arrondissement, 125 mètres sur 12) a été ouverte par la Ville de Paris — pour l'isolement du Collège Chaptal dont la façade principale donne sur le boulevard des Batignolles —, par décret ministériel du 2 mars 1867, et le nom donné à la même date pour honorer les trois célèbres mathématiciens bâlois, Jacques Bernouilli, son frère Jean et Daniel, le deuxième fils de ce dernier.

Petite rue bourgeoise d'aspect, aux hautes maisons qui regardent le Collège Chaptal, la rue n'a pas encore d'histoire. Elle commence rue de Rome et finit rue d'Amsterdam. Au 3 se trouve une agence de Renseignements P. L. M. et un bureau de messageries de tous les réseaux de chemins de fer français.

De la *rue Euler* (VIIIe arrondissement, 118 mètres sur 12), on peut dire comme de la rue Bernouilli: petite rue sans histoire, sauf qu'elle fut traçée en 1865 sur l'emplacement de l'Hôpital Saint-Perin. Elle fut dénommée Euler par décret ministériel du

2 mars 1867. C'est une rue bourgeoise du quartier des Champs-Elysées, pas très loin de la place de l'Etoile. Elle commence rue de Bassano et finit avenue Marceau. Elle touche là à la rue Galilée.

La *rue de Candolle* est dans le Ve arrondissement. Elle fut ouverte lors du percement de la rue Monge. Elle commence précisément rue Monge et finit rue Daubenton. Elle longe du côté ouest la chapelle du catéchisme et la bibliothèque paroissiale de l'Eglise Saint-Médard, qui se trouve sur une partie de l'ancien et célèbre cimetière. Côté est il y a deux maisons locatives, le 2 et le 4. Au 4 il y avait encore il y a peu de temps un herboriste! C'est la plus courte des rues « suisses » de Paris: 37 mètres sur 12. Le nom de rue de Candolle lui fut donné par décret ministériel du 11 septembre 1869, en souvenir du célèbre botaniste. Tout autour de ce Jardin des Plantes, les rues portent des noms de savants, comme la rue Cuvier, la rue de Buffon, la rue Lacépède, la rue et la Place Monge, la rue Daubenton, enfin la rue Pestalozzi.

La *rue Pestalozzi* (120 mètres sur 10) se trouve à deux cents mètres à peine de la rue de Candolle. Elle est en forme d'équerre, part de la rue Monge, traverse la rue Gracieuse et finit rue de l'Epée de Bois. Ouverte en 1886 par M. Davillier, son nom lui fut donné, dans le tronçon rue Gracieuse - rue de l'Epée de Bois, par arrêté préfectoral du 18 avril 1890. L'autre tronçon a été dénommé rue Pestalozzi par arrêté préfectoral du 27 janvier 1891. C'est une rue de faubourg parisien sans caractère. Au 12 se trouve la Synagogue des Gobelins.

Si la rue de Candolle est la plus courte des rues « suisses » de Paris, la *rue de Saussure* dans le XVIIe arrondissement en est la plus longue. Elle a 1 kilomètre 260 mètres sur 10 et 12 mètres de largeur. Elle commence rue des Dames, à peu de distance du boulevard des Batignolles et finit sur le boulevard Berthier, — qui était il y a peu d'années encore boulevard de ceinture —, après avoir traversé la rue Legendre, la rue Cardinet, la rue Jouffroy, le boulevard Péreire où passe la ligne de chemin de fer de jonction qui relie la gare Saint-Lazare à la Petite Ceinture. La partie entre la rue Cardinet et le boulevard Péreire était précédemment

la rue de la Santé (1845). En 1854 elle fut prolongée rue des Dames, puis entre le boulevard Péreire et le boulevard Berthier vers 1866. Par décret ministériel du 24 août 1864, les trois tronçons réunis furent appelés rue de Saussure. En 1866, la cité du Canard Boîteux qui donnait sur la rue fut supprimée pour l'agrandissement de la gare du Pont-Cardinet, alors appelée gare de l'Ouest.

L'aspect actuel de la rue de Saussure est celui d'une rue de faubourg dans le premier et le troisième tronçon; elle est fort bourgeoise d'allure aux alentours du boulevard Péreire. Dans son dernier tronçon, vers la barrière, elle longe sur près d'un demi-kilomètre les Ateliers de construction des Chemins de fer de l'Etat. Au 162, presque à son extrémité se trouve le Contrôle commun aux grands réseaux français. (Cette partie du XVIIe arrondissement a plusieurs rues auxquelles on a donné des noms de savants.)

Le nom de Necker a été donné à deux voies parisiennes, la *rue Necker* dans le IVe arrondissement et le *square Necker* dans le XVe, et à un des quartiers de ce dernier arrondissement. La rue, la plus ancienne rue « suisse » de Paris, fut ouverte en 1788, mais le nom en avait déjà été donné par lettres patentes du Roi le 15 février 1783, — lors de la création du Marché Sainte-Catherine sous le ministère de Jacques Necker —, sur l'emplacement du prieuré royal de la Couture Sainte-Catherine, qui dans les actes du XIIIe siècle est écrite Culture ou Couture Sainte-Catherine.

Cette voie publique — qui n'a que 45 mètres de long — fut exécutée sur une largeur de 5 mètres 50, largeur qui a été maintenue par une décision ministérielle du 22 juillet 1823 et par une ordonnance royale du 5 avril 1846. La rue Necker relie la rue d'Ormesson à la rue de Tarente. L'historien Rochegude écrivait en 1910: « Au 6 de la rue d'Ormesson, on lit Place du Marché .... Catherine. Le mot « sainte » a été effacé pendant la Révolution. » La rue est restée ce qu'elle était, étroite, sombre, et donne l'impression d'une ruelle serrée entre de hauts murs. Visuellement, elle n'offre aucun intérêt que celui du souvenir. Mais passée

la rue de Tarente, la rue Necker s'achève en impasse: l'Impasse de la Poissonnerie, nom qui lui fut donné en 1783 également. Le mur du fond de l'impasse est tout entier empli par la Fontaine de la Poissonnerie, une des plus curieuses de Paris.

Sans doute la Ville de Paris a-t-elle pensé que la mémoire de Necker était insuffisament honorée par la petite rue du IVe arrondissement, et elle a baptisé *square Necker,* l'ancien marché du même nom dans le XVe. Le square a remplacé en 1900 le Marché Necker établi en 1868 et la rue Bella (datant de 1848), qui reliait alors la rue Tessier à la rue La Quintinie. Actuellement, le square Necker, d'une superficie de 3240 m², forme un quadrilatère entre les rues Bargue, Tessier, de la Procession et la Quintinie. Il fait partie, naturellement, du quartier Necker.

Les alentours du square Necker ont un aspect provincial du côté de la rue La Quintinie et de la Procession où la plupart des maisons ont un seul étage. Rue Bargue, il y a des bâtisses de six étages. Sur l'une d'elles, on peut lire cette inscription: « Propriété de la Fondation Rotschild pour l'amélioration des conditions de l'existence matérielle des travailleurs. » Au 4 et au 6 de la rue Tessier se trouve également une maison de six étages. C'est le « Foyer des infirmières ». Au 8, il y a une « Boulangerie Necker », au 12 de la rue de la Procession, presqu'en face le square une « Teinturerie Necker ». Au 22 de la rue Bargue, presqu'à l'angle du Square, l'échoppe d'une menuisier nommé — coïncidence! — Denecker!

Le passant qui arpente les grands boulevards côté nord, se doute-t-il, alors qu'il est boulevard Poissonnière, que la *rue Rougemont* qui lui est perpendiculaire est située exactement sur l'emplacement du fameux Hôtel Rougemont de Löwenberg, ce banquier neuchâtelois, mort le 5 août 1839, qui avait été un des rois de la finance parisienne pendant cinquante ans. Rougemont de Löwenberg avait vécu là de 1807 à sa mort. En 1843, on admirait encore sur le boulevard Poissonnière un magnifique jardin qui précédait un hôtel dont l'entrée principale était dans la rue Bergère. Cette belle propriété appartenait en 1765 à M. Lenormant de Mézière, qui avait fait construire les bâtiments vers 1754.

L'hôtel fut possédé successivement par MM. Marquet de Peyre, fermier général, de Boulainvilliers et de Cavande. En 1781, il appartenait au fermier général Samuel Bernard, dont les filles étaient la duchesse de Roquelaure, la duchesse d'Uzès, la marquise de Clermont-Tonnerre et la marquise de Faudoos. En 1807, M. Rougemont de Löwenberg en fit l'acquisition. Après la mort de ce dernier, ses héritiers conçurent le projet d'ouvrir une rue sur l'emplacement de cette propriété. Une ordonnance royale du 31 janvier 1844 porte: « Article Ier, les héritiers Rougemont de Löwenberg sont autorisés à ouvrir sur des terrains qui leur appartiennent une rue de 13 mètres de largeur, etc.... »

« La présente autorisation leur est accordée, à la charge par eux de céder gratuitement à la Ville le sol de la voie nouvelle et de se conformer en outre à toutes les conditions énoncées, tant dans la délibération du Conseil Municipal, en date du 23 avril 1843, que dans l'avis du Conseil des bâtiments civils, en date du 31 juillet de la même année, etc. »

Ce percement, immédiatement exécuté, reçut, en vertu d'une décision ministérielle du 21 juin 1844, le nom de rue Rougemont.

La largeur de la rue est restée la même; la longueur en est de 112 mètres. Elle aboutit rue Bergère, en face le siège principal du Comptoir d'Escompte de Paris, dont on aperçoit la façade du boulevard. Comme presque toutes les rues qui avoisinent les grands boulevard, la rue Rougemont est une rue commerçante. Au 6 il y a l'inévitable teinturerie, qui s'appelle bien entendu « Teinturerie Rougemont ». Au 8, un « Comptoir-Rougemont-Bar »!

Au 2 il y eut vers 1870 un « Hôtel de Rougemont ». Rue Bergère à côté, au n° 19, il y a en ce moment un café appelé « Le Rougemont ».

Au 5 s'ouvre la *cité Rougemont,* qui a pris son nom de la rue. C'est une voie privée de 110 mètres de longueur sur environ 7 mètres de largeur. On y voit presque exclusivement des maisons de commerce. Au 4 il y a un « Hôtel de la Cité Rougemont »; au 6 le Consulat Général du Nicaragua. Au 10 se trouve la Salle des Ingénieurs civils. La cité a une ouverture sur la rue Bergère, une autre sur la cité Bergère. Ayant pignon sur l'une et l'autre cité, un café a pris le nom de « Aux Deux Cités ».

Et nous voici arrivés au terme de ce petit voyage avec les deux rues auxquelles on a donné des noms d'artistes de chez nous. L'une est la *rue Léopold-Robert,* à Montparnasse, dans le XIVe arrondissement. Elle s'appelait auparavant rue Adam Mickiewicz, nom qui lui fut donné en 1880. Elle avait été ouverte sous ce nom. A cette époque le statuaire E. Hiolle occupait l'un des ateliers situé dans la cour du n° 221 du boulevard Raspail. Son atelier recevait la lumière d'un vaste parc, aujourd'hui disparu, et qu'occupe, en partie, l'actuelle rue Léopold-Robert. Ce dernier nom lui fut donné par arrêté préfectoral du 10 juin 1897.

La rue est petite (92 mètres sur 12), d'allure bourgeoise. On y voit quelques ateliers d'artistes. Elle joint le boulevard du Montparnasse au boulevard Raspail, près du célèbre carrefour Vavin, où se trouvent le Dôme et la Rotonde, rendez-vous de la gent montparnassienne. Le comédien Henry Coste, de l'Odéon, mort accidentellement, y demeurait.

De Montparnasse retournons à Montmartre — c'est presque un symbole — pour y trouver la plus jeune des rues « suisses » de Paris: la *rue Steinlen.* L'arrêté préfectoral qui lui donna ce nom est du 20 avril 1933, presque hier. La plaque ne fut apposée cependant que le 15 mars 1934, dans ce qui était jusqu'alors le passage Tourlaque, et antérieurement la rue Blandain (81 mètres sur 10). Mais en voulant honorer la mémoire de ce grand artiste que fut Aimé Steinlen, la Ville de Paris n'a pas prétendu le faire dans la rue même que l'un des piliers du Chat Noir avait habitée. C'était en effet à l'angle de la *rue* Tourlaque et de la rue Caulaincourt (au n° 23 de cette dernière) que l'artiste eut si longtemps son atelier. Rien dans la rue Steinlen ne rappelle le Montmartre que l'artiste aima tant.

Au n° 5 se trouve le Commissariat de Police du quartier des Grandes Carrières.

* * *

Pour conclure, voici par ordre chronologique l'âge des rues « suisses » de Paris dont les noms existent encore aujourd'hui, avec en regard les régimes politiques sous lesquels elles ont été baptisées:

rue Necker	15 février 1783	lettres patentes du roi	Louis XVI
rue J. J.-Rousseau (1er tronçon)	5 mai 1791	décret ministériel	Assemblée Constituante
rue Rougemont	21 juin 1844	décision ministérielle	Louis-Philippe
rue de Saussure	24 août 1864	décret ministériel	Second Empire
rue Bernouilli	2 mars 1867	" "	" "
rue Euler	2 mars 1867	" "	" "
rue J. J.-Rousseau (2e tronçon)	2 avril 1868	" "	" "
rue de Candolle	11 septembre 1869	" "	" "
rue Guillaume-Tell	10 novembre 1873	arrêté préfectoral	IIIe République
rue Benjamin-Constant	10 février 1875	décret ministériel	" "
passage des Grisons	1 février 1877	arrêté préfectoral	" "
rue du St. Gothard	1 février 1877	" "	" "
passage des Suisses	1 février 1877	" "	" "
rue des Suisses	1 février 1877	" "	" "
rue de Berne	15 février 1881	" "	" "
rue de Staël	10 novembre 1885	" "	" "
rue Pestalozzi	18 avril 1890	" "	" "
rue Léopold-Robert	10 juin 1897	" "	" "
square Necker	1900	" "	" "
rue Cherbulliez	11 août 1930	" "	" "
rue Steinlen	20 avril 1933	" "	" "